

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## L'essai à délivrer de l'informe

*La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir* de Maurice Champagne-Gilbert

Maurice Champagne-Gilbert, *La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir*, Montréal. Leméac, 1980, 416 p.

Robert Vigneault

Numéro 23, automne 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40239ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (1981). Compte rendu de [L'essai à délivrer de l'informe : *La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir* de Maurice Champagne-Gilbert / Maurice Champagne-Gilbert, *La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir*, Montréal. Leméac, 1980, 416 p.] *Lettres québécoises*, (23), 69–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# L'essai à délivrer de l'informe

## La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir de Maurice Champagne-Gilbert

On a assez rarement, au Québec, la surprise de lire un essai authentique, sous le rapport de l'énonciation comme de l'écriture : c'est donc avec un solide appétit que j'ai entamé la lecture du gros livre de Maurice Champagne-Gilbert, *La Famille et l'Homme à délivrer du pouvoir*<sup>1</sup>, alléché, à dire vrai, par la recommandation prestigieuse que constitue le Prix du Gouverneur Général, récemment décerné à l'auteur.

« Élémentaire » ou « Syntaxiste » (j'oublie), j'avais aussi obtenu un prix, au collège, à la distribution de fin d'année (était-ce le second prix de géographie ou d'anglais ? j'oublie) : il s'agissait du *Lac Ontario*, de Fenimore Cooper, qui devint vite le livre de chevet de mon père. Il lui suffisait, au lit, de s'aventurer quelque peu dans les longues descriptions du début pour obtenir l'effet désiré . . . Souventes fois, mon père m'a plaisanté à ce sujet, moi et mon *Lac Ontario* ! Or il m'est arrivé dernièrement, sous le regard amusé de mon épouse, occupée à déguster un bon Zola bien relevé, de *cogner un clou* sur *La Famille*. . . M'étais-je trouvé un livre de chevet ? . . . Intrigué par le *retentissement* plutôt singulier de cette lecture, je me suis fait un devoir de résister de mon mieux à cette insidieuse vertu sédative jusqu'à pouvoir enfin tourner victorieusement la page 416 et rendre compte de mon expérience.

Peut-être vaudrait-il mieux ne pas souffler mot de ce qu'on n'aime pas : en critique littéraire, en tout cas, face à ce qu'on juge *in-signifiant*, c'est un principe qui se défend. Mais les choses ne sont pas toujours aussi tranchées : le livre en question, côté *signifiant*, a des problèmes sérieux, sur lesquels je reviendrai, mais il est loin d'être vide : plein de « ferveur »<sup>2</sup>, au contraire, et d'intentions généreuses. Pourtant, quelque chose ne va pas, de malaisément formulable, mais de primordial, que je devrai bien finir par résumer ainsi : le livre, comme tel, n'existe pas : l'auteur n'a pas réussi une entrée vraiment décisive dans ce que j'appellerais, pour marquer en termes pascaliens une inauguration radicale, *l'ordre du texte* : ça ne prend pas forme, autrement dit.

Pourtant, je suis loin d'être en désaccord avec les idées exprimées dans cet ouvrage. Et, de toute manière, s'il s'agit vraiment d'un essai, il devrait témoigner d'un vécu irrécusable auquel je ne pourrais que faire écho. Mais, ici, le problème, qui se pose assez fréquemment au critique, d'une réaction pertinente à la pensée intuitive d'un essai, est secondaire car les idées me paraissent à peu près recevables de bout en bout, et même, sauf exception, assez *traditionnelles*, caractéristique neutre à mes yeux, c'est-à-dire délestée de toute connotation axiologique et simplement destinée à signaler le rattachement de cette pensée à une doctrine humaniste reçue. L'auteur, psychologue de métier, se dit solidaire d'un courant de pensée qui se caractérise globalement par la confiance au « possible » (plutôt qu'au « pouvoir », mot sémantiquement galvaudé) de l'être

humain, lequel se révèle capable d'un développement sain et progressif, dès lors qu'on a choisi de le considérer positivement comme un être en croissance : attitude capitale, si on en juge par la profonde maxime d'Alexander Lowen, mise en exergue au livre entier, citation que Maurice Champagne-Gilbert, en lui conférant cette présence textuelle, aura pleinement assumée : « Le bonheur, c'est la conscience de croître. » Les maîtres à penser de cette doctrine optimiste sont Abraham Maslow (surtout) et Carl Rogers. Dans le sillage de ces psychologues, l'auteur a choisi, c'est tout à fait son droit, de valoriser, ou mieux de chercher à revaloriser la famille et le mariage, à une époque où la mode commanderait plutôt d'annoncer l'aliénation du couple, la fin du mariage, la mort de la famille. Psychologue chaleureux, confiant, rêveur, l'auteur préfère Jung à Freud, et je suis tout à fait d'accord avec lui pour trouver plus inspirante la réflexion sur les archétypes que le réalisme clinique du fondateur de la psychanalyse, qui ne pouvait que prédisposer ce dernier à privilégier le pathologique, c'est-à-dire la névrose et l'anxiété. Surtout que, tout génial qu'il fût, Freud aura commis l'impair de prêter aux femmes cette inavouable nostalgie du phallus, qui lui vaudra, j'en ai bien peur, *per omnia saecula saeculorum*, le ressentiment féministe . . . Or, féministe, mais intelligent et sans raideur, notre auteur l'est tout à fait, et c'est autour de cet axe dynamique, il me semble, que se situent ses propos les plus originaux, et qu'il aurait pu construire un authentique essai, s'il avait su choisir les éléments d'un *questionnement* véritablement *problématique* touchant le vécu de la famille. Il a préféré noyer ces questions dans le cadre d'une vaste synthèse sur les besoins du moi, l'amour, la passion de l'autre, la libération des rôles hommes-femmes, les conditions politiques du développement des familles. Bref, nous aurons droit à tout le

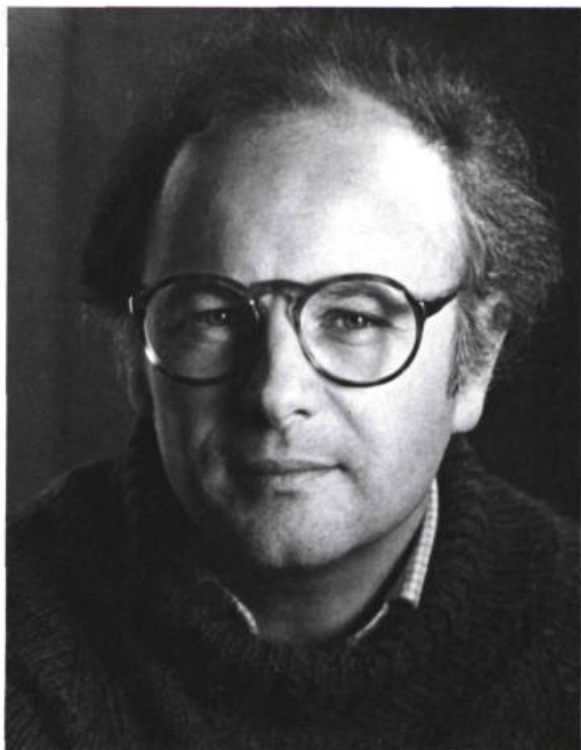


Photo : Kéro



fichier ; les notes de cours (avec schémas à l'appui) sur la psychologie de la personnalité, le carnet de route de l'animateur de dynamique de groupe, les confidences lyriques sur les hauts faits de la vie de couple (où, à mon avis, la prose nécessaire du vécu ne trouve pas sa quote-part), sans oublier l'interpellation finale d'un « questionnaire de réflexion et de mobilisation ». Pourquoi, encore une fois, au lieu de cette longue dissertation, n'avoir pas rédigé un essai vraiment percutant autour de quelques idées-forces dont on devine pourtant qu'elles inspirent vraiment l'auteur : par exemple, le caractère « unique » plutôt qu'« exclusif » du lien conjugal ; la promotion d'une « culture de tendresse » en remplacement de l'actuelle « culture guerrière mâle » ; la libération des rôles hommes-femmes ?

On en revient donc à ce problème fondamental : le caractère *informe* d'un écrit qui échoue à devenir un livre. J'ai déjà insisté sur l'aspect hétéroclite du *contenu*, la juxtaposition de matériaux de tous genres : énoncés suggestifs à côté de truismes, de rudiments de psychologie. La *composition* est à l'avenant : j'avoue avoir trouvé plutôt inquiétante la permission accordée libéralement au lecteur, au bas d'une page qui présente en capitales les titres des cinq parties du livre : « On peut lire ce livre en commençant par n'importe quelle partie ou n'importe quel chapitre. » (p. 15) La tâche la plus ardue, dans la fabrication d'un livre, c'est peut-être l'ordre de présentation des diverses parties. Le mode d'emploi proposé par l'auteur laisse entendre qu'un tel ordre, ici, n'existe pas, qu'il s'agit d'entassement plutôt que de véritable composition, et qu'on peut s'attendre à de très nombreuses redites. En effet.

C'est donc d'un problème d'*écriture* qu'il s'agit : éprouvé par l'auteur, subi par le lecteur, ce problème n'est pas sans intérêt pour le critique qui s'interroge sur la nature des genres littéraires. On peut discerner, ici, l'intentionnalité d'un essai, auquel il aura manqué d'être pris en charge par un énonciateur vigoureux : trop molle, l'écriture ne prend pas, n'arrive pas à produire un véritable être de langage. Détournant à mes fins un texte de Saint-Exupéry, cité page 210, je dirais « qu'il faut que l'Esprit souffle sur la glaise » pour que paraisse, en pleine forme, un texte *qui se tient*. La perspective centrale du livre serait « énergétique » (p. 192), plus précisément « bio-énergétique » (p. 221) : encore trop théorique peut-être, ce dynamisme n'aura certes pas réussi à gagner l'écriture ! Et j'ai du mal, pour rendre compte de cette panne d'énergie, à me contenter de l'aveu suivant : « Mon problème (...) c'est (...) de passer par la faiblesse des mots pour te faire sentir cette ÉNERGIE (...) » (p. 275). Faibles, les mots ? Le véritable écrivain les rend plus forts que la vie et la mort ! Il suffit de se référer à ceux que cite parfois l'auteur : Bernanos, Mauriac, Saint-Exupéry, quitte à *délivrer* ce dernier du stéréotype lénifiant du Petit Prince et de sa rose, référence culturelle à l'eau de rose, justement, dont on retrouve ici la douce fadeur.

Donc, l'intentionnalité de l'essai, sans plus : un JE empêtré dans ses références, son fichier, ses carnets, (et une adolescente « ferveur »...) : un JE à *délivrer*, lui aussi... Sans qu'il s'agisse pour autant d'un ouvrage spécialisé : il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil sur la bibliographie, hétéroclite, elle aussi. Peu importe, en réalité, s'il s'agit

comment vivre ensemble dans la famille pour être bien avec soi-même et avec les autres ? un homme explore cette question et regarde la famille telle qu'elle pourrait être vécue si la civilisation mâle était transformée.

MAURICE CHAMPAGNE-GILBERT

## LA FAMILLE



et l'homme à délivrer du pouvoir

LEMEAC

d'un essai, qu'il y ait ou non une bibliographie, ou qu'elle soit exhaustive. Mais ici, on sera resté à mi-chemin entre l'essai et le discours intellectuel. C'est ce que j'appelle l'écriture *informe* : ni chair, ni poisson.

Cette absence d'ancrage, je la retrouve aussi sur un autre plan, donnant lieu à un paradoxe au moins aussi étonnant que celui de l'écriture. Ce livre, où prédomine la « dimension énergétique » (p. 287), où, par conséquent, il est si souvent question du *corps*, s'avère curieusement désincarné. Palper, avec tendresse, de beaux corps : ma foi, je ne demande pas mieux ; mais ce seront, sauf exception, soit dit sans racisme, des corps *québécois* plutôt que japonais ou papous, ce qui a tout de même un certain impact sur la relation. À cet égard, ce livre fait abstraction de toute référence socio-culturelle, si l'on excepte le long et insolite questionnaire de la dernière partie, hors-d'oeuvre fatalement illisible dans un livre, et qui annule, quoi qu'en dise l'auteur (p. 354), l'inscription littéraire du cadre social et politique ; je n'y vois, quant à moi, qu'une sorte d'examen de conscience que les apôtres prospères de *Marriage Encounter* pourraient proposer aux couples éperdus du Holiday Inn. Dans le même ordre d'idées, j'avoue avoir quelque impuissance à suivre l'auteur sur la voie de ces « orgasmes » étherés avec des « corps-personnes » et des « corps-pays » qui m'excitent à peu près autant que des *corps glorieux* : quoi qu'en pense l'auteur, de pareilles étreintes ne sauraient donner lieu qu'à une « enflure de vocabulaire » (p. 227)... L'humour viendrait parfois tout sauver, ou cette profonde tonalité ironique, connaturelle à l'essai, mais ce livre est terriblement sérieux ! En revanche, n'eût-il pas fallu tenir compte de la perception *québécoise*, assez spéciale, de la famille, telle qu'évoquée, par exemple, par Jean Le Moyne, ne fût-ce que pour la réfuter ? Évidemment, c'est son droit, Maurice Champagne-Gilbert a exclu, ou presque, de son propos la dimension religieuse, capitale chez Le Moyne. Pourtant, il est difficile d'oublier que, au pays du Québec,

(...) la malheureuse histoire de famille que racontent nos livres s'éclaire par la Sainte Famille. Sur le plan de stricte association où je me place d'abord et où les choses ont la même valeur d'indiscrétion que les éléments des rêves, ce n'est pas pour rien que notre peuple aura eu une si grande dévotion à la Sainte Famille.<sup>3</sup>

On objectera que cette vue des choses est maintenant dépassée, mais n'en traînerait-il pas encore des lambeaux dans nos « rêves » ? Je ne demande pas mieux que d'entonner, avec Maurice Champagne-Gilbert, un cantique à la louange de la « famille » et de la « parenté » (p. 283), mais je ne puis ignorer pour autant le témoignage que nous en donnons, entre autres, *Les Belles Soeurs*, ou encore nos téléromans. Et j'ai encore plein les oreilles des *blasphèmes* de Le Moyne :

*Je n'espère plus rencontrer chez un écrivain canadien-français la surprise d'une vraie femme. Et pourquoi ? Parce que la parenté est arrivée pour ne plus s'en aller. Parce que nous sommes toujours en famille et que notre maudite famille nous réduit tous à la même expérience aliénante.*<sup>4</sup>

Mais de quel poids peuvent bien être mes pauvres réserves, face à la consécration officielle des prix ? Qui plus est, je comprends la complaisance du Gouverneur Général, le prototype, à mes yeux, de *l'homme à délivrer* d'un *pouvoir* irradiant pompeusement de l'insondable ennui d'un personnage...

S'agissant de prix, pourquoi, à côté du romancier et du poète normalement élus, ne pas couronner plus souvent un véritable essayiste ? La qualité scientifique des études primées, ces dernières années, n'est nullement en cause, mais justement, ces *études* n'ont rien à voir le plus souvent avec l'écriture de l'essai, discours du SUJET, texte d'écrivain. Ce n'est pas moi qui l'affirme, c'est Georges Lukács, en octobre 1910, assignant à l'essai « une forme qui le distingue, avec la rigueur définitive d'une loi, de toutes les autres formes d'art », et soucieux de distinguer les « essais authentiques » de « ces écrits utiles, nommés improprement essais, qui ne peuvent jamais nous donner plus que des enseignements, des éléments d'information (...) »<sup>5</sup> On pourrait souhaiter, à tout le moins, que les critères théoriques de cette section du prix soient plus clairement définis, et que la section *essai* ne soit pas, en tout cas, la section fourre-tout-ce-qui-n'est-pas genre littéraire reçu ; ou, s'il devait en être ainsi, qu'on choisisse, pour désigner ladite section, une rubrique adéquate.

1. Maurice Champagne-Gilbert, *La Famille et l'homme à délivrer du pouvoir*, Montréal, Leméac, 1980, 416 p.
2. « Ferveur » : mot-clé, entre autres, de la troisième partie sur *la passion de l'autre*.
3. Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, HMH, 1961, p. 106.
4. Jean Le Moyne, *op. cit.*, p. 105.
5. Georges Lukács, « Nature et forme de l'essai », *Études littéraires*, volume 5, no 1, avril 1972, pp. 92-93.